

SÔSEKI

La Porte

**Roman traduit du japonais
par Corinne Atlan**



*Éditions
Philippe Picquier*

1

Sôsuke avait commencé par apporter un coussin sur la véranda pour s'installer dans un coin bien ensoleillé, jambes croisées en tailleur, une revue dans les mains, mais il n'avait pas tardé à abandonner celle-ci et à s'affaler par terre. Par cette magnifique journée d'automne, on entendait résonner distinctement le bruit des socques de bois des passants à travers les rues de ce quartier paisible. Appuyé sur un coude, Sôsuke regardait au-delà de l'avancée du toit la belle étendue de ciel d'un bleu limpide, un ciel vraiment immense, comparé aux dimensions exiguës de la véranda où il était allongé. Tout en se disant que cela le changeait vraiment d'être là à regarder tranquillement le ciel en ce dimanche exceptionnel, il fixa un moment le disque éblouissant du soleil en fronçant les sourcils, puis, aveuglé, roula sur lui-même pour se tourner cette fois face aux cloisons de papier donnant sur la pièce où se tenait sa femme, occupée à coudre.

— Il fait beau, hein ? lança-t-il, mais il n'obtint qu'un « hmm » en réponse. Lui non plus ne devait pas avoir tellement envie de parler, car il retomba dans le silence jusqu'à ce que sa femme lui dise :

— Tu devrais aller faire une petite promenade.

Ce fut à son tour de répondre par un grognement laconique.

Quelques instants plus tard, la jeune femme approcha son visage de la partie vitrée des cloisons pour jeter un coup d'œil à son époux, qu'elle put voir couché sur la véranda dans une étrange position : genoux repliés, recroquevillé comme une langouste, sa tête brune serrée dans ses deux mains croisées par-derrière, le visage entièrement caché par les coudes.

— Tu vas t'enrhumer, à dormir dans un endroit pareil, lui fit-elle remarquer.

Elle avait ce ton particulier propre aux étudiantes modernes, qui rappelle l'accent de Tôkyô sans l'être tout à fait.

Entre ses coudes, Sôsuke ouvrit tout grands des yeux clignotants, et répondit :

— Ça va, ça va, je ne dors pas.

Puis tout retomba dans le silence. Des sonnettes de pousse-pousse aux roues caoutchoutées résonnèrent deux ou trois fois en passant dans la rue, le chant d'un coq annonça l'heure dans le lointain. Sôsuke s'abandonnait à la douce sensation des rayons de soleil qui chauffaient sa peau en pénétrant sous sa chemise, et prêtait une oreille distraite aux bruits du dehors, quand, tout à coup, il parut se rappeler quelque chose et appela sa femme à travers les cloisons :

— Dis donc, Oyone, comment s'écrit le caractère *kin* de *kinrai*¹, déjà ?

1. Le caractère *kin* qui signifie « proche » (*kinrai* : « récent »), et peut également se prononcer « ô » comme dans *ômi* (nom d'une province), est un idéogramme de base. La question de Sôsuke revient donc à demander l'orthographe d'un mot extrêmement facile à écrire.

Sa femme ne sembla pas étonnée outre mesure et répondit, sans même émettre ce gloussement nerveux caractéristique des jeunes femmes :

— C'est le même que le *ô* de *ômi*, non ?

— Mais je ne sais pas écrire le *ô* de *ômi*, justement.

Oyone fit glisser à moitié les cloisons et passa à travers l'ouverture une longue règle du bout de laquelle elle traça le caractère *kin* sur le sol de la véranda.

— C'est comme ça, non ? dit-elle simplement, le bout de la règle arrêté sur le trait final du caractère, avant de s'absorber dans la contemplation du ciel limpide.

Sôsuke fit, sans même la regarder :

— Ah, c'était donc bien ça !

Il n'avait pas l'air de plaisanter, car il ne souriait pas le moins du monde. Sa femme, elle, semblait avoir complètement oublié l'existence du caractère *kin*.

— Vraiment, quel beau temps ! fit-elle, se parlant à demi à elle-même, puis elle retourna à sa couture en laissant les cloisons entrouvertes.

Sôsuke releva un peu sa tête serrée entre ses coudes, et dit en la regardant pour la première fois :

— C'est quand même curieux, ces caractères !

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Eh bien, parce que, si on commence à hésiter et à avoir des doutes sur la façon d'en écrire un, même le plus facile, on finit par ne plus s'y retrouver. Tiens, l'autre jour, j'ai vraiment hésité avant d'écrire « bonjour ». J'ai écrit le premier caractère comme il fallait sur une feuille de papier mais, après ça, à force de le regarder, j'avais l'impression de m'être trompé quelque part. Et plus je le regardais, moins ça me paraissait être le « bon » de « bonjour ». Ça ne t'est jamais arrivé, ce genre d'expérience ?

— Jamais de la vie !

— Il n'y a que moi alors ? fit Sôsuke en posant une main sur sa tête.

— Il y a quelque chose qui cloche chez toi, voilà tout.

— C'est peut-être parce que je suis neurasthénique ?

— C'est sûrement ça, fit Oyone en regardant son mari.

Celui-ci finit par se lever.

Il enjamba d'un bond la boîte à couture et les fils épars, poussa les cloisons coulissantes de la salle à manger et se retrouva dans le salon. Le côté sud était bouché par le vestibule, et les cloisons du fond produisirent sur ses pupilles, après cette longue exposition au soleil, une impression d'intense fraîcheur. Ces cloisons donnaient sur un haut talus escarpé qui paraissait menacer le toit et se dressait dès les abords de la véranda, obstruant le passage aux rayons du soleil qui auraient dû éclairer la maison dès le matin. Des herbes poussaient sur le talus, dont aucun revêtement de pierre ne venait renforcer la base, si bien qu'on pouvait craindre de le voir s'écrouler à tout moment. Curieusement, cela n'était encore jamais arrivé, ce qui avait sans doute incité le propriétaire à laisser les choses en l'état depuis fort longtemps. Cette butte était à l'origine couverte de taillis de bambous, et quand on l'avait défrichée, seules les racines étaient restées enfouies dans la terre sans être retournées, ce qui rendait le terrain beaucoup plus résistant qu'on ne pouvait s'y attendre : c'est du moins ce qu'était venu leur expliquer un jour, exprès, à la porte de service, le vieux marchand de quatre-saisons qui habitait le quartier depuis vingt ans. Sôsuke avait répondu à cela en lui demandant si, du fait de ces racines,

on ne risquait pas de voir repousser ces bambous et se former de nouveaux taillis.

— Pas si simple que quelque chose repousse, quand un terrain a été aussi bien défriché ! avait répondu le vieillard. Mais cette butte-là, elle tiendra bon, vous n'êtes pas près de la voir s'écrouler !

Et il était reparti, après avoir plaidé cette cause avec autant d'ardeur que s'il était personnellement concerné.

Même les teintes automnales n'avaient aucune prise sur la butte. Les herbes sauvages, toujours vertes, perdaient simplement leur parfum, et continuaient à former des broussailles désordonnées. Les plantes gracieuses telles que les graminées ou la vigne vierge brillaient par leur absence. En revanche se dressaient à mi-pente, vestiges du passé, deux plants de bambou chinois, ainsi que trois autres au sommet. Ceux-là seulement jaunissaient un peu et quand le soleil éclairait leurs tiges, on pouvait, en passant la tête sous l'avancée du toit, voir un semblant de chaudes teintes automnales colorer le haut du talus. Sôsuke, qui partait tôt le matin et ne rentrait qu'après quatre heures, n'avait guère le loisir de contempler ce sommet à l'époque où les journées raccourcissent. En prenant de l'eau dans le pot à eau, au moment où il sortait des cabinets tout sombres, il leva machinalement les yeux vers le jardin et repensa à cette histoire de bambous. Les touffes de petites feuilles rassemblées en haut des tiges ressemblaient tout à fait à des têtes de bonzes : pas un frémissement dans ces feuilles alourdies qui pendaient vers le sol, complètement immobiles, ivres du soleil d'automne.

Sôsuke referma les cloisons, retourna au salon et s'assit devant la table. Cette pièce était dénommée salon parce qu'on y recevait les visiteurs mais, en réalité, l'appellation de bureau ou encore de salle de séjour

aurait été plus appropriée. Comme il y avait un *toko-noma*¹ sur le côté nord, on y avait suspendu, pour lui donner une raison d'être, un étrange rouleau de peinture sur soie, devant lequel était disposée une composition florale maladroite, dans les tons rouge-brun. Sur les piliers de traverse dépourvus de tout tableau ou ornement brillaient seulement deux clous de cuivre. A part cela, il y avait une bibliothèque à porte vitrée, qui ne contenait d'ailleurs rien de remarquable.

Sôsuke ouvrit le tiroir à ferrures argentées de la table, se mit à chercher quelque chose à l'intérieur avec ardeur, mais ne parut rien trouver et le referma bientôt d'un coup sec. Puis il souleva le couvercle de son écritoire et commença à rédiger une lettre. Quand il l'eut terminée, il la cacheta puis réfléchit un moment.

— Dis donc, la maison des Saeki, c'est à quel numéro de Nakarokubanchô ? demanda-t-il à sa femme à travers les cloisons de papier le séparant de la pièce voisine.

— 25, je crois, répondit-elle, ajoutant, quand Sôsuke eut fini d'écrire l'adresse : Tu sais, une lettre, ça n'ira pas. Tu dois y aller et leur parler.

— Que ça aille ou non, je vais déjà l'envoyer. Et si ça ne suffit pas, je me déplacerai, trancha Sôsuke. Puis, comme sa femme ne répondait pas : Hein, ça ira, non ? insista-t-il.

N'osant sans doute pas dire le contraire, elle ne discuta pas davantage. Sôsuke, son courrier à la main, passa directement du salon au vestibule. Sa femme, qui avait entendu le bruit de ses pas, le rejoignit dans l'entrée en faisant le tour par la véranda le long de la salle à manger.

1. Renforcement destiné à recevoir des objets décoratifs (peinture, fleurs).

— Je vais faire un tour, dit-il.

— Bonne promenade ! répondit-elle en souriant légèrement.

Environ une demi-heure plus tard, la porte grillagée de l'entrée s'ouvrit brusquement. Oyone interrompit à nouveau son ouvrage et alla jusqu'à l'entrée en longeant la véranda, pensant voir arriver Sôsuke, mais à la place de celui-ci elle y trouva son frère cadet Koroku, coiffé de la casquette des élèves du cycle supérieur du lycée.

— Quelle chaleur, fit-il en déboutonnant son long manteau de drap noir, d'où dépassait de quelques centimètres seulement le bord de son large pantalon traditionnel.

— Evidemment, avec tout ça ! Je me demande pourquoi tu sors avec un manteau aussi épais par un beau temps pareil.

— Eh bien, j'ai pensé qu'il ferait froid après le coucher du soleil, dit Koroku, à moitié pour se justifier, en suivant sa belle-sœur jusqu'à la salle à manger où il aperçut le kimono qu'elle était en train de coudre.

— Vous êtes toujours aussi active ! fit-il remarquer en s'asseyant devant le brasero.

Sa belle-sœur posa son ouvrage dans un coin, puis vint à côté de lui, enleva la bouilloire de dessus le brasero et commença à allumer le charbon de bois.

— Si c'est pour m'offrir du thé, ce n'est pas la peine, dit Koroku.

— Tu n'en veux pas ? insista-t-elle, avec son accent typique d'étudiante. Des gâteaux, alors ? ajouta-t-elle en riant.

— Il y en a ?

— Ah non ! il n'y en a pas, répondit-elle franchement avant d'ajouter comme si elle venait de se le rappeler : Si, attends, j'en ai peut-être.

Tout en parlant, elle s'était levée et avait enlevé le seau à charbon placé à côté d'une petite armoire dont elle fit coulisser la porte. Koroku regardait la silhouette de sa belle-sœur vue de dos, avec le nœud de son obi¹ qui faisait une bosse sous la veste courte qu'elle portait par-dessus le kimono. Comme les recherches avaient l'air de se prolonger :

— Laissons tomber les gâteaux, dit-il. Dites-moi plutôt où est mon frère aujourd'hui.

— Ton frère... Eh bien, il vient de... répondit Oyone sans se retourner, en continuant à farfouiller dans la petite armoire. Finalement elle referma la porte d'un coup sec.

— Ça ne va pas, ça. Ton frère a dû tous manger je ne sais trop quand.

Elle revint se mettre près du brasero.

— Faites-moi quelque chose de bon à dîner ce soir, alors.

— C'était bien mon intention, répondit-elle en regardant l'horloge murale, qui marquait déjà près de quatre heures. Quatre heures, cinq heures, six heures, comptait-elle, pendant que Koroku la regardait en silence.

En réalité il n'était pas très intéressé par ce bon dîner en perspective. Il finit par demander :

— Dites, est-ce qu'il est allé voir les Saeki ?

— Ça, pour dire qu'il va y aller, il le dit. Mais tu sais bien, il part le matin et ne rentre que le soir, et quand il rentre il est tellement épuisé que, rien que pour aller aux bains, c'est toute une histoire. Alors ça m'ennuierait de le relancer en plus pour ça.

— C'est sûr qu'il est très occupé, mais moi je n'arrive même plus à travailler normalement, tellement je me

1. Large ceinture nouée par-derrrière qui forme une grosse coque au dos du kimono.

fais de souci à cause de cette affaire qui n'est toujours pas réglée.

Tout en parlant, Koroku avait pris les pincettes de cuivre du brasero et griffonnait rageusement dans les cendres du brasero. Oyone avait les yeux fixés sur le bout des pincettes.

— C'est pour ça, je te dis, qu'il vient de leur envoyer une lettre, dit-elle pour le consoler.

— Pour leur dire quoi ?

— Je ne l'ai pas lue mais c'est sûr, c'est pour leur parler de cette affaire. Tu n'as qu'à lui demander quand il rentrera tout à l'heure, tu verras.

— S'il leur a vraiment écrit, ça ne peut être que pour ça, c'est sûr.

— Il leur a écrit, je t'assure, et il vient même de sortir avec cette lettre à la main pour la poster.

Koroku n'avait pas envie de prêter plus longtemps l'oreille aux paroles, moitié de consolation, moitié d'excuses, de sa belle-sœur. Il se disait que si son frère avait le temps d'aller se promener, il pouvait tout aussi bien se rendre en personne chez les Saeki au lieu de leur écrire, et que cela aurait mieux valu. Cette idée ne faisait qu'augmenter sa mauvaise humeur. Il passa au salon, prit dans la bibliothèque un livre occidental à la couverture rouge et se mit à le feuilleter.

2

Sôsuke, parfaitement ignorant de tout cela, était allé jusqu'au coin de la rue et avait acheté au bureau de tabac un timbre et un paquet de cigarettes Shikishima, puis était tout de même allé immédiatement poster la lettre, mais une humeur légèrement vagabonde le retint de rentrer aussitôt par le même chemin et il se mit à flâner au hasard des rues, la fumée de sa cigarette flottant dans le soleil d'automne. En chemin l'envie lui vint de marcher suffisamment loin pour se graver dans la tête une impression plus nette de la réalité de cette ville appelée Tôkyô et pouvoir ensuite rentrer se coucher avec ces images en souvenir de son dimanche. Cela faisait des années que le seul air qu'il respirait était celui de Tôkyô, il avait même l'habitude de traverser deux fois par jour les quartiers les plus animés, dans le tramway qu'il empruntait tous les jours pour aller au bureau et en revenir, mais il n'avait jamais pris pleinement conscience pendant toutes ces années que c'était lui-même qui traversait ces rues animées et il faisait toujours ce voyage comme s'il planait dans le haut ciel, tant il était absorbé de corps comme d'esprit. Complètement sous l'emprise de ses préoccupations journalières, il n'avait jamais prêté attention à ce qui l'entourait,

et quand revenait son jour de congé hebdomadaire, unique occasion pour lui de goûter un peu de calme et de tranquillité, son rythme de vie habituel semblait fondre à nouveau sur lui avec une angoissante rapidité. Il arrivait invariablement à la conclusion que, tout en vivant à Tôkyô, il n'avait encore jamais eu l'occasion de voir à quoi ressemblait cette ville, et en éprouvait chaque fois un étrange sentiment de tristesse.

Dans ces cas-là, il partait toujours faire un tour en ville, comme sur un coup de tête, et si en plus il avait un peu d'argent sur lui, l'envie lui prenait de l'employer, pour une fois, à faire la fête. Cependant sa tristesse ne devait pas être assez intense pour le précipiter tête baissée dans la réalisation de ce projet, et avant même de commencer à le mettre à exécution, cela lui paraissait absurde et il y renonçait. Sans compter qu'étant donné sa situation, son portefeuille n'était généralement pas assez garni pour laisser place aux actions inconsidérées, si bien qu'il lui paraissait finalement plus simple de s'en retourner chez lui en flânant, les mains dans les poches, plutôt que de s'embarquer dans une aventure. C'est ainsi que Sôsuke finissait par compenser plus ou moins sa tristesse jusqu'au dimanche suivant par le biais d'une simple promenade ou de la visite d'un quartier commerçant.

Ce jour-là aussi, donc, il monta par défi dans un tramway, où il se trouva bien plus à l'aise que d'habitude, car les passagers étaient peu nombreux bien que ce fût un dimanche ensoleillé. Tous arboraient des physiologies paisibles et paraissaient calmes et posés. En s'asseyant, Sôsuke songea au contraste que cela produisait avec son propre sort, lui qui prenait chaque matin à heure fixe la direction du quartier des affaires de Marunouchi, au milieu de la bousculade, pour s'emparer le

premier d'une place. Vraiment, quel sinistre spectacle que celui de ses compagnons de voyage dans ces tramways aux heures de pointe ! Agrippé aux courroies de cuir, ou bien assis sur les banquettes de velours, jamais il n'avait été témoin de la moindre manifestation de courtoisie élémentaire. Il n'en espérait d'ailleurs pas tant et se contentait de voyager avec eux, automate parmi les automates, genoux serrés les uns contre les autres, épaules alignées, jusqu'à l'arrêt où il se levait sans prévenir pour descendre. Pour l'heure, une vieille dame assise devant lui parlait à l'oreille de sa petite-fille, âgée d'une huitaine d'années, et leur voisine qui les observait, une dame d'une trentaine d'années aux allures de femme de commerçant, trouvant l'enfant mignonne, s'était mise à lui demander quel âge elle avait, comment elle s'appelait, etc. Sôsuke, témoin de ce spectacle, se croyait momentanément transporté dans un autre monde.

Au-dessus de sa tête, tout le long des parois, étaient accrochés des panneaux de réclames. D'ordinaire, Sôsuke n'y prêtait aucune attention. Il lut machinalement la première : c'était l'affiche d'une société de transports annonçant : « Déménagements sans soucis ». Sur la deuxième, trois lignes se succédaient : « Si vous êtes économe – Si vous êtes attentif à l'hygiène – Si vous voulez prévenir les incendies », suivies de l'inscription : « Utilisez la cuisinière à gaz ! » On y avait même joint une illustration représentant une cuisinière d'où sortait une flamme. La troisième affiche proclamait en lettres blanches sur fond rouge : « *Les Neiges d'antan*, une œuvre du célèbre écrivain russe, le comte Tolstoï, actuellement au théâtre Kotatsu ».

Sôsuke relut soigneusement trois fois de suite ces réclames pendant une dizaine de minutes. Il n'avait pas

spécialement l'intention d'aller voir la pièce, ni d'acheter quoi que ce soit, mais cela lui procurait une intense satisfaction de prendre son temps pour lire une à une ces réclames, bien les imprimer dans son cerveau, et en comprendre clairement le sens. Sa vie était tellement dépourvue de calme et de loisir en dehors de ces sorties dominicales que ce petit détail lui paraissait un luxe inouï et l'emplissait de fierté.

Il descendit à Surugadai. Il remarqua tout de suite un beau livre occidental exposé dans une vitrine du côté droit de la rue. Il s'arrêta un long moment devant la vitrine pour contempler les lettres dorées imprimées en creux sur les motifs rayés rouge et bleu de la couverture. Il avait beau comprendre le sens du titre étalé sous ses yeux, cela ne suscitait absolument pas en lui la curiosité de prendre l'ouvrage en main pour le feuilleter. Avoir envie d'entrer dans une librairie en passant devant, et, une fois dedans, éprouver l'envie d'acheter quelque chose, tout cela lui paraissait appartenir à une vie ancienne, aujourd'hui révolue. Tout ce que la vue de cet ouvrage, *History of Gambling* (« Histoire du jeu »), exposé au beau milieu de la vitrine avec sa superbe reliure, avait éveillé en lui était un fugitif attrait de la nouveauté.

Sôsuke eut un léger sourire, puis traversa rapidement la chaussée encombrée, pour regarder cette fois une vitrine d'horloger. Plusieurs montres et chaînes en or y étaient exposées, mais là encore, seuls leurs formes et leurs coloris magnifiques se reflétèrent dans ses pupilles, sans aller jusqu'à susciter en lui le désir d'en acheter une. Suivant sa manie, il lut les prix sur les étiquettes attachées par des cordonnets de soie et compara les marchandises. Le prix peu élevé des montres en or véritable le surprit.

Il s'arrêta aussi un moment devant le magasin de parapluies. Dans une boutique d'accessoires européens, son regard fut attiré par des cravates, à côté de chapeaux de soie. Comme elles étaient de bien meilleure qualité que celle qu'il avait l'habitude de porter tous les jours, il faillit entrer dans le magasin pour demander le prix mais se ravisa, trouvant ridicule de vouloir changer de cravate du jour au lendemain, et, répugnant brusquement à ouvrir son porte-monnaie, il passa son chemin. Il resta aussi longtemps devant les vitrines de marchands de tissus et retint un grand nombre d'appellations de crêpe japonais et d'étoffes artisanales restée jusqu'alors inconnues de lui. Il s'attarda indéfiniment devant un magasin à l'enseigne « Aux nouveautés de Kyôto », à contempler les demi-cols pour femmes finement brodés, placé si près de la vitrine que le bord de son chapeau la touchait. Certains de ces cols, de qualité supérieure, auraient été fort seyants à sa femme, et il eut l'espace d'un instant l'idée de lui en rapporter un, aussitôt suivie par la réflexion que ce geste aurait mieux convenu cinq ou six ans plus tôt, ce qui l'amena à effacer immédiatement de son esprit cette inhabituelle velléité d'attention aimable. Il s'éloigna de la vitrine avec un sourire amer et se remit à marcher, sans prêter aucune attention aux passants ni aux étalages pendant une cinquantaine de mètres, en proie à un sentiment de dépression.

Quand il regarda enfin autour de lui, son attention fut sollicitée par une grande librairie au coin de la rue, à l'entrée de laquelle des réclames en gros caractères vantaient les nouvelles parutions. Il y avait des affiches collées sur un panneau en échelle long et étroit, d'autres étaient appliquées directement en couleurs sur une planche peinte, comme les motifs d'un tableau. Sôsuke les lut une à une. Il avait déjà vu dans les publicités des

journaux certains noms d'auteurs ou les titres de leurs œuvres, d'autres lui étaient totalement inconnus.

Dans un coin à l'ombre à l'angle de ce magasin, un homme d'une trentaine d'années coiffé d'un chapeau melon, assis à son aise en tailleur par terre, gonflait de gros ballons de caoutchouc, aux cris de : « Messieurs mesdames ! De quoi amuser vos enfants ! » En gonflant, le ballon prenait la forme d'un *daruma*¹ et Sôsuke resta en admiration devant les yeux et la bouche tracés à l'encre de Chine aux endroits voulus. De plus, quand on soufflait une seule fois dedans, il continuait à gonfler indéfiniment, et qu'on le pose sur le bout d'un doigt ou sur la paume de la main, il se remettait toujours en équilibre sur son derrière. Pour le dégonfler d'un coup, il suffisait de lui enfoncer dans le derrière un petit bout de bois comme un cure-dents.

De nombreux passants traversaient ce coin de rue en se hâtant, mais aucun ne prenait la peine de s'arrêter pour regarder. L'homme au chapeau melon, assis dans un coin de rue ombragé au beau milieu de cette agitation, continuait, l'air parfaitement indifférent à tout ce qui se passait autour de lui, à gonfler ses *daruma* en criant : « Messieurs mesdames ! De quoi amuser vos enfants ! » Sôsuke en acheta un pour un sou et demi, se le fit dégonfler et le mit dans son kimono. Il avait envie de se faire couper les cheveux, chez un coiffeur chic, mais où en trouver un ? Le jour arriva à sa fin avant qu'il ait pu en dénicher un, et il reprit le tramway pour rentrer chez lui.

1. Daruma ou Bodhidarma est le fondateur du bouddhisme zen. D'après la tradition, ce saint restait indéfiniment en prière sans dormir : les poupées porte-bonheur de forme ronde qui le représentent se relèvent automatiquement quand on les renverse, et on en peint généralement soi-même les yeux.

Quand Sôsuke, arrivé au terminus, tendit son billet au conducteur, le ciel avait déjà perdu toute sa luminosité et l'obscurité commençait à étendre son ombre sur les rues humides. Au moment de descendre, en se tenant à la barre de fer du tramway, il fut saisi par le froid. Tous les gens descendus en même temps que lui se dispersèrent d'un pas pressé, comme appelés par quelque événement. Des deux côtés de la rue, une buée blanchâtre s'élevant des toits des maisons semblait glisser sur les auvents pour venir se dissiper dans l'atmosphère. Sôsuke accéléra lui aussi l'allure, en direction d'une avenue plantée d'arbres. A la pensée que ce beau dimanche tranquille et ensoleillé était déjà terminé, une vague tristesse l'étreignit, un sentiment de la précarité des choses. Puis, en songeant que dès le lendemain il lui faudrait reprendre comme d'habitude le rythme infernal du travail, il se prit à regretter cette agréable demi-journée, et la perspective des six jours et demi d'activités sans âme qui allaient suivre lui parut encore plus insupportable que d'ordinaire. Tandis qu'il marchait, seules flottaient devant ses yeux les images d'une vaste pièce mal exposée au soleil, aux fenêtres chiches, les visages de ses collègues assis à côté de lui, et l'expression de son chef de bureau quand il lui disait : « Dites voir, monsieur Nonaka... »

Il dépassa la poissonnerie « Au roi de la mer », tourna dans la venelle qui menait à la haute butte. De part et d'autre de celle-ci s'alignaient quatre ou cinq maisons de construction identique destinées à la location. Jusqu'à récemment, il y avait eu sur ce terrain, derrière une haie de cèdres clairsemés, une maison vétuste sans doute habitée par le dernier serviteur d'une grande famille, mais un nommé Sakai, qui habitait en haut de la butte, l'avait rachetée et s'était empressé de démolir cette

masure au toit de chaume, de supprimer la haie de cèdres pour faire construire ces nouvelles maisons à la place. La maison de Sôsuke, la dernière à gauche tout au bout du chemin, était un peu sombre parce qu'elle se trouvait juste en dessous de la butte mais, d'un autre côté, c'était la plus éloignée de la rue, et c'était à cause de cette tranquillité qu'il l'avait choisie, après avoir pris l'avis de sa femme.

Sôsuke poussa en hâte la porte d'entrée grillagée, pensant, puisque se terminait déjà cet unique dimanche de la semaine, prendre rapidement un bain et profiter du temps qui lui resterait pour se faire couper les cheveux et dîner tranquillement. Un bruit de vaisselle lui parvint de la cuisine. En entrant, il marcha sans le vouloir sur les socques de bois que Koroku avait laissés là en se déchaussant. Il se baissait pour les remettre en place quand Koroku apparut. De la cuisine Oyone demanda :

— Qui est-ce ? C'est ton frère ?

Sôsuke passa dans le salon en disant : « Tiens ! Tu étais là ? » Depuis qu'il avait posté sa lettre, de sa promenade dans le quartier de Kanda jusqu'à son retour à la maison, pas une seule fois le nom de son frère ne lui était venu à l'esprit. La vue de Koroku éveilla en lui un sentiment désagréable, comme un remords. Il appela sa femme dans la cuisine.

— Oyone ! Oyone ! Koroku est là, prépare-lui quelque chose de bon à dîner.

Celle-ci avait surgi aussitôt de sa cuisine et se tenait sur le seuil du salon, laissant les cloisons ouvertes entre les deux pièces.

— Oui, tout de suite, se contenta-t-elle de répondre à cette recommandation superflue. Sur le point de repartir, elle se ravisa pour demander : Koroku, excuse-moi

de te déranger, mais peux-tu fermer les volets du salon et allumer la lampe ? Kiyô et moi nous sommes occupées dans la cuisine.

— Bien, fit simplement Koroku en se levant.

Dans la cuisine, on entendait Kiyô hacher quelque chose, ainsi qu'un bruit d'eau coulant dans l'évier. « Madame, où est-ce que je mets ça ? » fit la voix de Kiyô. Puis celle de Koroku : « Oyoïe, où sont les ciseaux pour moucher la lampe ? » suivie d'un chuintement d'eau chaude débordant sur le feu.

Dans le salon tout sombre, Sôsuke, pensif, se chauffait les doigts au-dessus du brasero, seule la braise rouge émergeant des cendres éclairait la pièce. Juste à ce moment, derrière le talus, une des filles du propriétaire se mit à jouer du piano. Revenant à lui, Sôsuke se leva et sortit sur la véranda pour fermer les volets du salon. Au-dessus des bambous, se détachant en ombres noires sur le ciel, brillaient une ou deux étoiles. Derrière les bambous s'élevait le son du piano.